

Revue de l'Association  
« Récits de Vie »

N°90

Mars/Avril 2014  
16ème année



*Joachim du Bellay*

► Résultats du  
Concours 2014

# Plaisir d'écrire

Pour la pratique de l'autobiographie

► avec l'étude d'un poème de Joachim du Bellay

« Notre vie est un livre qui s'écrit tout seul »  
Julien Green

# S O M M A I R E

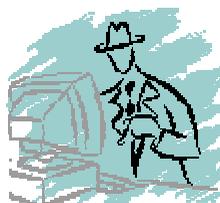
- 2 **Édito**  
Jean-Louis Berdaguer
- 4 **Joachim du Bellay**  
Robert Ferrieux
- 9 **La thèse**  
Désirée Boillot
- 11 **Ma Gilda**  
Gérard Ambroise
- 14 **Zone de turbulences**  
Catherine May-Scheuer
- 16 **C'est bien...**  
Claude Rycke
- 20 **J'ai voulu voir sa dernière demeure**  
Philippe Duhamel
- 21 **Vous n'allez pas me croire...**  
Yves Vecciani
- 23 **L'état de grâce**  
Raymonde Camolese
- 25 **Une douce et harmonieuse soirée**  
Carole Détain
- 29 **Joséphine, mon sauveur**  
Micheline Hecquard
- 30 **Résultats du Concours Récits de Vie**  
Publication des poèmes primés
- 35 **Le coin du poète** : Monika, Arlette Henry  
-Ghesquier, Elyette Dionnet, Cécile Pecquet,  
et Elba Lopez.

## Qui sommes-nous ?

« Récits de Vie » est une association à but non lucratif (loi 1901), dont la vocation est de favoriser l'écriture autobiographique, ainsi que celle se rapportant au genre biographique.

Elle accueille dans sa revue les textes de ses membres actifs : récits d'enfance, de voyages, chroniques, portraits de famille, témoignages sur des épisodes de vie ou des événements vécus, extraits de mémoires, de journaux intimes, correspondances, poèmes intimes...

Merci de soutenir notre action en devenant membre actif ou membre bienfaiteur. (coupon d'adhésion p. 38)



« Récits de Vie » sur Internet :  
<http://pagespro-orange.fr/recitsdevie>  
Mail : [recitsdevie@orange.fr](mailto:recitsdevie@orange.fr)

# Plaisir d'écrire

N°90 - Mars/Avril 2014

Édité par « Récits de Vie »

Association sans but lucratif (loi 1901)

Siège et adresse postale :

1, Rue José-Maria de Hérédia  
66000 PERPIGNAN

Président de l'Association :

Robert FERRIEUX

Directeur et rédacteur en chef :

Jean-Louis BERDAGUER

Rédaction : Les membres actifs

Internet et courriel :

<http://pagespro-orange.fr/recitsdevie>

 [recitsdevie@orange.fr](mailto:recitsdevie@orange.fr)

Imprimé au Siège de l'Association

ISSN 1632 - 4986

Dépôt légal : à parution

**AVERTISSEMENT** : Cette revue constitue un ouvrage collectif. Les auteurs assument l'entière responsabilité de leurs textes et dégagent l'association et la revue de tout recours dont ils pourraient faire l'objet. Tout propos blessant ou diffamatoire à l'égard d'autrui ne pourra être accepté. Dans le souci de veiller à la qualité de l'ensemble, la rédaction se réserve le droit d'apporter les modifications ou corrections qu'elle jugera nécessaires. Les manuscrits, publiés ou non, restent libre de droits, mais ne sont pas retournés à l'auteur.

## É D I T O

Dans le cadre de nos activités, notre concours constitue toujours un événement particulier. En se tournant en ce début d'année vers la poésie autobiographique, nous avons voulu innover en donnant la parole aux poètes. Ces derniers (111 participants !) nous ont comblés par la qualité de leurs écrits, rendant extrêmement difficile le choix définitif du jury. Et comme à chaque fois, il a fallu trancher, sachant qu'au-delà de la sélection retenue, les déceptions seraient nombreuses. À ceux qui le ressentent ainsi, je leur dis : votre tour viendra et votre patience, alliée à votre talent, seront un jour récompensés. Parmi nos élus, *Là-bas*, a fait l'unanimité : son rythme, sa musique, sa puissance d'évocation, ont touché le cœur du jury. Poème coloré, odorant, d'un ultime retour aux sources. Dans *Manque*, tout est dans le titre, et pourtant, en une seule phrase, l'auteur nous emmène mélancoliquement jusqu'à l'être aimé, qui n'est pas (ou plus ?) là. *Ardèche, le retour* : une effusion d'images pour l'évocation de la terre natale, ou du moins de l'enfance, jamais oubliée malgré voyages et exils. Un *album de photo*, qui, au fil des pages, conduit l'auteur sur les traces du temps passé, souvenirs heureux et parfois douloureux. *Vent de folie*, au thème très actuel de la maladie d'Alzheimer, écrit avec une émotion retenue mais poignante. Enfin, *Gens de peu*, comme un cri de souffrance envers les humbles et laborieux, auxquels l'auteur dédie reconnaissance et amour fraternel. Bref, merci pour toutes ces richesses qui illuminent nos « Récits de Vie ». J-L B.

# Joachim du Bellay

## *Les Regrets*

Par Robert Ferrieux



### Joachim du Bellay (1522-1560)

#### *Les Regrets (1558)*

*Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage.*

*Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son âge !*

*Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminée, et en quelle saison  
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?*

*Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,  
Que des palais romains le front audacieux,  
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine ;*

*Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,  
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,  
Et plus que l'air marin la douceur angevine.*

[Tout est doux chez Joachim du Bellay, son nom, son caractère, ses vers. Ce jeune homme (1522-1560), de famille noble, après avoir étudié le

droit à Poitiers et la littérature à Paris, se consacra accessoirement à la diplomatie, au service de son oncle cardinal qu'il accompagna à Rome de 1553 à 1557, et surtout à la poésie. Membre actif de la Pléïade aux côtés de Ronsard, on lui doit, sinon l'introduction, du moins l'acclimatation du sonnet pétrarquien en France.]

### **Commentaire**

Célébrité nationale, ce sonnet figure au panthéon des Lettres Françaises. Certaines de ses expressions sont même passées dans le langage commun : « plein d'usage et raison », « mon petit Liré », voire « Vivre entre ses parents le reste de son âge ». Il exprime, en effet, un sentiment universel, la souffrance de l'exil, la nostalgie du pays natal. À ce titre, il est emblématique d'une forme de lyrisme discret, transcendant les écoles et les âges, qui chemine tout au long de la littérature française.

### **La simplicité surveillée**

La plainte de du Bellay est sincère, nul n'en a jamais douté. Ses contemporains, déjà, disaient sa lassitude de Rome vers la fin de son séjour. Toutefois, le sonnet est trop parfait pour qu'on puisse parler de spontanéité. L'effet de spontanéité est là, certes, mais créé artificiellement par une technique sans faille. Du Bellay connaît par cœur son modèle et sait en appliquer les règles sur les sujets les plus divers (et en cela, d'ailleurs, il se démarque de Pétrarque), et la nostalgie est l'un d'entre eux, sans plus. On la retrouve dans un autre sonnet très célèbre : « *France, mère des arts, des armes et des lois* », dont le cri, plus déchirant, appelle un vers d'une réussite verbale légendaire : « *Mais nul, sinon écho ne répond à ma voix* ».

### **La séquence cumulative**

Deux quatrains et deux tercets, séparés par ce qu'on appelle une *volta*, non un retournement ici, mais un changement de style. Les deux premières strophes, en effet, forment chacune une unité, exclamative dans la première, interrogative dans la seconde. Les deux dernières présentent une série de contrastes, dont les éléments se répartissent d'abord sur deux vers, puis se réunissent par paire au sein d'une même unité. Ainsi se dé-

roule une séquence cumulative : souhait-regret, question, protestation ample, justification hachée.

## Les alexandrins emblématiques

Les vers se découpent en hémistiches, sauf le premier de chaque quatrain qui se présente sur un rythme ternaire, la partie médiane affichant en exergue une expression emblématique (« comme Ulysse ») et un mot-clef (« hélas »). Ainsi, l'armature du discours devient un pictogramme de son sens. Inutile de donner des précisions supplémentaires : Ulysse (et ses dix années d'odyssée) est revenu, hélas pas moi ; et, semble ajouter le poète, moi aussi j'ai conquis ma toison d'or, mais, contrairement à Jason, je suis toujours en terre étrangère. D'où la plainte qui rappelle celle du sonnet cité *supra* : « [...] *comme un agneau qui sa nourrice appelle* ». Oui, Joachim est bien cet agneau sacrifié sur l'autel de l'État. Alors s'enchaînent les oppositions Rome-Anjou, palais-modeste maison, capitale-village natal, fleuve historique-rivière tranquille (car il s'agit plutôt du Loir, affluent de la Loire), marbre impérial-ardoise, avec leurs corollaires : puissance-humilité, pouvoir-vie ordinaire, dureté-douceur, mers-ours d'eau.

## L'ancrage mythologique et historique

Ce n'est pas au hasard que du Bellay choisit ses héros et ses sites. Ulysse et Jason, témoins de bravoure violente, endurente, conquérante, c'est Homère et aussi Virgile, puisque de Troie sont enfin arrivés les fondateurs de la Rome antique. C'est à ce marbre-là que songe du Bellay, non à celui du baroque naissant (Bernini, « le Bernin ») ne naîtra qu'en 1662). Les palais « Romains » (on notera la majuscule), le Tibre « latin (du *Latium*) », le mont « Palatin » : toutes ces évocations nous renvoient aux temps héroïques de la République, puis des débuts de l'Empire (c'est sur le Mont Palatin que se dressèrent, à partir d'Auguste, les palais impériaux).

À cet héroïsme antique s'oppose une mythologie personnelle de l'Anjou : l'exil transforme, embellit ou, comme ici, amenuise et adoucit. « Ma pauvre maison » n'existe que dans l'imagination du poète : la famille du Bellay possédait de somptueuses demeures. D'ailleurs, ô sacrilège, il est vraisemblable que ce sonnet ne fut pas composé à Rome mais au retour du poète qui le publia l'année qui suivit.

## Conclusion

L'analyse qui se veut scientifique peut être cruelle. Elle démonte les rouages et risque de corrompre le charme d'un poème. De toute façon, elle a tort : l'œuvre, à vrai dire, n'en a que faire.

Il faudrait un autre commentaire, moins technique, plus fécond, celui de la beauté, de la musique, de la chanson douce, du tableau bucolique, de la plainte digne, de l'empreinte que laisse à jamais ce joyau d'écriture. Oui, nous nous reconnaissons en Joachim du Bellay, ce petit frère de l'autrefois, et en son regret doux et discret hantant notre souvenir. ☐

---

### Quelques citations de Joachim du Bellay...

« Le naturel n'est pas suffisant à celui qui en poésie veut faire œuvre digne de l'immortalité. »

*Défense et illustration de la langue française.*

« Si les vers ont été l'abus de ma jeunesse,  
Les vers seront aussi l'appui de ma vieillesse,  
S'ils furent ma folie, ils seront ma raison, [...] »

*Les œuvres françaises de Joachim Du Bellay.*

« Il n'est si grande douleur qu'une douleur muette. »

*Les œuvres françaises de Joachim Du Bellay.*

« Si j'écris quelquefois, je n'écris point d'ardeur,  
J'écris naïvement tout ce qu'au cœur me touche,  
Soit de bien, soit de mal, comme il vient à la bouche,  
En un style aussi lent que lente est ma froideur. »

*Les Regrets.*

« Celui vit seulement lequel vit aujourd'hui. »

*Les Regrets.*

« Ce qui résiste est, par le temps détruit  
Et ce qui fuit, au temps fait résistance. »

*Antiquités de Rome.*

# La thèse

Par Désirée Boillot

Certaines dates comptent davantage que d'autres : qui serait assez téméraire pour réfuter cette allégation ? Ainsi du 9 novembre 1989, jour de la chute du mur de Berlin et de la réunification de l'Allemagne, comme du 9 novembre 2012, date non déterminante au regard de l'Histoire, mais ô combien essentielle à mes yeux ! Elle aura marqué un tournant décisif dans ma vie, délimité son cours en un *avant* et un *après*. En ce fameux vendredi de novembre, mon conjoint soutenait devant le jury sa thèse en sociologie à la Sorbonne, - dont le sujet portait sur l'enseignement de la philosophie, des années 1945 à nos jours -, vendredi à l'issue duquel il se vit décerner le titre de Docteur. C'est drôle, alors que j'écris ces lignes, des images d'envol me viennent à l'esprit, des feux d'artifice éclatent pour jeter dans un ciel pur le mot immense de délivrance, alors que celle-ci a bien souvent filé dans le pré, tout comme le bonheur dans la ballade de Paul Fort. Et pour cause. Durant presque vingt ans, la thèse-pensum a régné en maître tyrannique dans l'esprit du doctorant. Elle attendait le soir pour se rappeler à lui, au milieu des paquets de copies qui s'amoncelaient sur le bureau. Si le métier d'enseignant comporte quelques avantages, il a aussi ses contraintes, dont la correction des devoirs n'est pas la moindre. Surtout en classe de philo, où le lycéen se voit contraint de dégager une problématique en cinq ou six pages, sous peine de passer pour un fumiste...

À côté des dissertations à noter, il y avait la thèse à écrire. Trouver son sujet a demandé à Hervé autant de patience que de réflexion, et s'il a finalement élu l'enseignement philosophique en France, son choix s'est fait après avoir lancé plusieurs ballons d'essai dans des directions différentes... La vie ne se limite pas aux mauvaises rencontres et mit sur son chemin durant l'année 2000 Françoise P., une éminente sociologue qui devint sa directrice de thèse, et qui se servit de l'art de la maïeutique pour délivrer le doctorant d'un gros bébé de cinq cents pages, qu'il exposa à son jury durant trois heures de soutenance. Soutenance : comme ce mot résonne mélodieusement à mes oreilles, et comme il terrasse le dragon !

Soutenance : mot magique, mettant soudain à distance les années de lutte avec soi-même, les pages d'écriture et de réécriture, la vision des bouquins et des revues de philosophie qui s'élevaient en colonnes sur la table au retour de la bibliothèque, et tous mes impérieux « Rappelez plus tard, Hervé fait sa thèse », comme s'il était entré en religion... Le panneau que Léonard rédigea autrefois en majuscules, à titre de prévention : « Silence, intense activité cérébrale ! », est encore affiché sur la porte du bureau, comme un vestige du passé. Souvenirs, souvenirs...

« Fais ta thèse » : Combien de fois ai-je prononcé ces mots fatidiques, comme on exige d'un enfant qu'il avale sa soupe ! Les miens ont grandi avec cette thèse en forme d'Arlésienne, qui s'invitait à tout moment dans la conversation, projetait son ombre sur les week-ends, court-circuitait nos projets de vacances, retenait le philosophe à sa table durant l'été, jusqu'à ce que sonne la rentrée... L'époque me semble déjà lointaine où je ne pouvais plus entendre le mot de « thèse », sans immédiatement avoir envie de saisir un couteau. Immense dérision du temps qui passe, et qui efface l'exacerbation de l'attente... Est-il vrai que nous avons vécu ces mois pesants et lents, où tout me paraissait figé, englué dans une impasse, maintenant que brille dans notre ciel le mot de « Docteur » entouré des félicitations du jury ? Il me faut fermer les yeux pour ressaisir le dernier été où Hervé touchait au but à raison de dix-huit heures de travail par jour, et où il doutait encore de pouvoir y arriver « dans les temps »... L'échéance était là, toute proche, appelant la délivrance. Tout me semble ensuite très anecdotique, et ne tenir qu'à l'organisation des titres d'une table des matières, lors d'une soirée de septembre où l'ordinateur épuisé montra des signes de capitulation en affichant durant quelques terribles minutes un écran résolument noir... Ce fut là notre dernière frayeur. Comme par miracle, l'écran se ralluma, la table des matières s'afficha, sublime et irréprochable, appelant à sa suite la bibliographie.

La soutenance s'annonçait au cœur de l'automne, rachetant tous les efforts, consacrant tous les mérites. ☐

9 novembre 2012, date bénie entre toutes...

# Ma Gilda

Par Gérard Ambroise

– J’ai enfermé mon fils dans un placard. Comme ça je suis certaine qu’il ne lui arrivera rien de grave. Et j’ai couru vous rejoindre.

Ces propos lancés par une rousse flamboyante aux personnes qu’elle rejoint me glacent le sang. Je suis en train de siroter une bière à la brasserie « Le Métro » porte des Lilas. Je me détends avant d’aller assurer un cours du soir au CFA tout proche. Ma rousse profère ces paroles hallucinantes avec une voix rocailleuse. Les restes d’un accent slave ou germanique ? Immédiatement je m’interroge sur leur portée. Que faut-il être pour les tenir ? Une femme dénaturée ? Une mère monstrueuse ? Et le fils ? Quel handicap lui vaut un traitement si cruel ? Est-ce un débile ? Un fou ? Je me perds en conjectures.

J’observe, discrètement, cette curieuse égérie qui s’installe auprès de ses amis à deux tables de la mienne. Elle enlève son manteau de fourrure. Lentement. Une peau de léopard resplendissante. Une vraie ? Une synthétique ? En tout cas elle étincelle en ce jeudi de mars, un peu frisquet certes, mais qui ne semble pas nécessiter des tenues aussi chaudes. Puis, après avoir accroché son vêtement à une patère proche, elle retire ses longs gants noirs avec une attitude théâtrale. Cette scène évoque immédiatement *Gilda* au cinéophile que je suis. L’image de Rita Hayworth dans ce classique du cinéma américain vient se superposer à celle de cette sidérante inconnue qui devient, aussitôt, ma Gilda. Une vraie rousse ? Elle doit se teindre tant sa longue chevelure, coiffée d’une manière irréprochable, est impeccablement colorée. Son maquillage, un peu excessif, renforce le côté provocant de sa féminité. Jolie ? Pas vraiment. Mais sa tronche me fascine. Effectivement j’imagine mal cette séductrice d’une quarantaine d’années en mère dévouée et protectrice. Elle me captive. L’empreinte de sa silhouette se grave en moi de manière indélébile. Dans ma tête sa remarque ahurissante sur le sort qu’elle réserve à son fils résonne encore. D’emblée je suis l’emprise de son charme mystérieux. Et une irrépressible envie de savoir comment elle traite son enfant naît en moi.

Je n’avais jamais remarqué cette intrigante dame auparavant. Pourtant je suis un habitué de l’endroit. J’y viens chaque jeudi après avoir terminé mon

service au collège Gambetta où j'enseigne le français. Chaque fois j'ai pratiquement une heure à tuer avant d'assurer mes travaux dirigés au CFA tout proche. Mon module s'intitule : *l'écriture professionnelle*. Je conseille et aide des élèves terminant un BTS en alternance dans la rédaction de leur rapport de stage. **Le Métro** me sert de QG. Je m'y détends en attendant le début de mon intervention à 18 heures. Après 20 heures, lorsqu'elle se termine, il m'y arrive de retourner dans cette brasserie avec un stagiaire qui désire s'entretenir longuement avec moi ou qui souhaite me soumettre le premier jet de pages qu'il vient de rédiger. Nous sommes beaucoup plus tranquilles ici que dans la salle des enseignants du centre, plus bruyante qu'un hall de gare. J'ai 35 ans et avec mon épouse, infirmière à l'hôpital Tenon, nous avons deux enfants. Claire une fille de 7 ans et Raphaël un garçon de 4 ans. Ni ma compagne, ni moi n'imaginions boucler ces trésors dans un placard lorsque nous nous absentons en soirée tous les deux. Nous pensons toujours à réserver une baby-sitter. C'est pourquoi les propos de ma Gilda m'ont estomaqué. Enfermer son fils dans un placard ? Dans quel état doit être le pauvre enfant !

Ma rousse, après son arrivée théâtrale, s'installe à la table de ses amis. Cinq femmes, deux hommes. Mine de rien je tends l'oreille. Je comprends vite que ce petit cénacle est le comité de rédaction du bulletin de liaison des artistes peintres du secteur Belleville-Ménilmontant. Mes voisins parlent des expositions dans les galeries du quartier. Actuelles ou à venir. Ils évoquent la vie culturelle dans l'est parisien. Ils se répartissent les articles à écrire ainsi que les interviews à réaliser pour le prochain numéro. Je dois quitter les lieux avant qu'ils achèvent leur réunion. Mes élèves m'attendent.

Le jeudi suivant je guette ma Gilda et ses amis. En vain. Je ne les reverrai qu'au bout de quatre semaines. Leur réunion doit être mensuelle. Ce qui correspond au rythme de parution de leur petite revue dont je me suis procuré plusieurs exemplaires dans une bibliothèque de l'arrondissement. Sans parvenir à identifier ma rousse dans la liste des contributeurs figurant chaque fois en quatrième de couverture. Son entrée dans la brasserie est toujours aussi spectaculaire. Elle est en retard comme la fois précédente. Elle porte toujours sa fourrure étincelante. Ses longs gants noirs. Et elle lance, à ses amis, en guise d'excuse sans doute

- J'ai bouclé mon fils dans son placard. Comme ça je suis tranquille. Et je me suis précipité ici.

Ceux-ci ne réagissent pas. Moi ? Je crois que je suis encore plus sidéré cette fois la première. Pauvre garçon ! Quel âge peut-il avoir ? J'essaye de

l'estimer en scrutant le visage de sa mère. Elle doit avoir dépassé la quarantaine. Elle est grande, mince. Sa poitrine, sous un corsage serré, semble ferme et de taille raisonnable. Le maquillage outrancier de son visage m'empêche d'estimer avec plus de précision la fraîcheur de sa peau. C'est, d'après mon épouse, le meilleur marqueur de l'âge d'une femme. Le plus probable, étant donné l'apparence générale de cette dame qui me trouble tant, c'est que son fils ait atteint la dizaine. Sans doute même un peu plus. Ma pensée est en ébullition. Perpétuellement renvoyée d'une interrogation à l'autre. Sans pouvoir déterminer l'amorce d'une réponse stable. Pour emprisonner un enfant si grand ma Gilda doit être une sacrée perverse ? Non ? Et pourquoi les amis qu'elle rejoint écoutent ses propos monstrueux dans une indifférence totale ? Comme si elle leur débitait une formule rituelle sur le temps qu'il fait.

- J'ai enfermé mon fils dans un placard. Comme ça je suis plus tranquille pour venir discuter ici.

Ma grande rousse arrive. Toujours resplendissante. Toujours en retard. Nous sommes un beau jeudi de mai. L'été s'annonce. Elle ne porte plus sa magnifique fourrure. Elle est vêtue de cuir noir. Un pantalon moulant qui souligne le caractère élancé de ses jambes et un petit blouson, style perfecto qui lui colle au torse. Son corps est parfaitement dessiné par cette nouvelle tenue. Ses hanches, d'une minceur extrême, ainsi que sa splendide tignasse rousse lui donne un côté félin. Je pense à une panthère. Elle enlève son blouson d'une manière toujours aussi théâtrale. Dessous ? Elle porte un T-shirt aux couleurs fauves que l'on croirait sorties de la palette de Van Dongen.

Cette semaine je n'ai pas cours. Mes étudiants sont en stage dans leurs entreprises respectives. Je suis quand même venu au *Métro*. Pour rien au monde je ne souhaite louper la réunion mensuelle à laquelle participe ma Gilda. Après mures réflexions j'ai décidé de crever l'abcès. Je veux savoir si ma grande rousse, cette femme qui m'obsède depuis deux mois maintenant est bien cette mère indigne que je pressens. J'ai établi mon plan. Discrètement, devant ma bière, j'observerai toute la réunion du comité de rédaction de la petite revue à laquelle mon égérie collabore. Ensuite je la prendrai en filature. Après ? Une fois que j'aurai déterminé son adresse je sonnerai chez elle sous un prétexte quelconque. Je pourrai alors observer sa vie familiale. Évaluer le traitement qu'elle réserve à son fils. Je connaîtrai enfin la vraie personnalité de ma rousse flamboyante. Sans trouver de solution je réfléchirai déjà à l'étape suivante. Que ferai-je si je découvre que ma Gilda maltraite son enfant ? Un signalement ?

Tout se passe comme je l'avais prévu. Vers 19 heures la réunion du comité de rédaction s'achève. Ses membres que j'observe sans me faire remarquer se dispersent sur le trottoir. Deux descendent, ensemble, la rue de Belleville. Trois s'engouffrent dans le métro. Ma Gilda, seule, s'engage dans l'avenue Gambetta. Je la suis à une distance raisonnable. Après avoir longé le square du Docteur Variot nous passons devant la piscine des Tourelles. Elle pénètre au 128. Un immeuble récent de six étages. J'accélère le pas. Juste assez pour la voir disparaître dans l'ascenseur du grand hall. Un petit panneau lumineux indique qu'il s'arrête au quatrième. Je guette en réfléchissant. Pour entrer dans cet immeuble il faut taper un code que je ne connais pas. Je décide d'attendre un peu et de me faufiler derrière la prochaine personne qui y entrera. Je vais bientôt savoir comment ma Gilda se comporte avec son fils.

- Vous cherchez quelqu'un ?

Une dame aux cheveux grisonnants m'apostrophe alors que je viens d'entrer, à sa suite, dans le hall de l'immeuble devant lequel je planquais depuis plus de dix minutes.

- Oui. Une grande dame rousse.

- Son nom ?

Je dois avouer que je l'ignore. La méfiance s'éveille dans les yeux de mon interlocutrice. Elle me fixe avec suspicion. Elle ne me lâche pas. Devant un cerbère si déterminé je dois battre en retraite. Sur l'avenue je m'assois sur un banc tout proche. Je souhaite réfléchir sur la conduite à tenir.

Un chien que je n'ai pas vu arriver vient me renifler les mollets alors que je rêve. Toujours assis au même endroit. Son maître, avec une voix aux tonalités germaniques, le bride avec la laisse. D'un coup sec.

- Arrête Monfils. Laisse le monsieur tranquille.

Il ajoute en se penchant vers moi.

- Excusez-le. Il n'est pas méchant mais il est toujours un peu fufou lorsque je le sors pour sa grande promenade.

Ils reprennent leur route en direction de la porte des Lilas. Le chien est un bâtard de taille moyenne au pelage sombre. Son maître porte un vieux chandail gris et un pantalon en cuir noir. Très moulant. Il a le crâne rasé. Brusquement l'évidence déchire mon cerveau embrumé.

Monfils un chien ! Et ma Gilda un travelo ! ☐

# Zone de turbulences

Par Catherine May-Scheuer

À peine le temps de prendre deux photos de l'avion présidentiel qui se pose quasiment sous nos yeux et hop, c'est à notre tour d'embarquer Porte 10 H pour l'aéroport de Rome FIUMICINO à bord d'un A 320 de la Compagnie Vueling.

Ah ! Rome, le Colisée, le Vatican, la Villa Borghese, la fontaine de Trévi... les fettucine, gnocchi, trippa, porchetta et autres panna cota... que de plaisirs en perspective, mais avant tout cela, il faut arriver à destination.

Jacques, mon mari, et moi avons hérité des sièges 7D et 7F, celui du milieu étant occupé par un grand chauve à lunettes. Bon sang, mais pourquoi l'hôtesse préposée à l'enregistrement nous a-t-elle séparés ? Nous proposons donc à notre compagnon de voyage de lui céder le siège côté hublot, en général très convoité, pensant lui faire une sorte de cadeau de Noël avant l'heure. Refus absolu. Il a préféré émigrer sur le siège côté travée. OK. Je me retrouve ainsi installée entre lui et mon mari :

- Tu es sûre, ma chérie, tu ne veux pas être à côté du hublot ?
- Non, non, vas-y toi
- Cela ne t'ennuie pas ?
- Pas du tout, je t'assure.

Trêve d'amabilités, ça pousse derrière, ça s'impatiente, ça va finir par grogner.

15 h 20 le décollage est annoncé, ceinture bouclée, la guerre des nerfs va commencer.

Mon voisin, toutes jambes écartées, semble n'avoir cure de mon confort, j'ai l'impression que je vais voyager *collé/serré*. Difficile de respirer.

Grand soleil dans la carlingue, ronflement des réacteurs, oreilles bouchées, vitesse accélérée, mon voisin commence à s'affoler, il s'agrippe des deux mains au siège de devant, en lâche une au moment de décoller ... pour faire un signe de croix.

Pas de doute, je suis bien tombée, un gaillard qui prend toute la place, mal éduqué et de surcroît paniqué. Je ne suis pas forcément très à l'aise en avion mais *je sais me tenir moi, madame*.

Jacques me regarde, consterné.

16 h 15 On passe et repasse entre nuages et ciel bleu, en sandwich, nettement plus sympa que celui que dévore mon voisin pour calmer son angoisse je présume, un club sandwich avec de la mayonnaise à tous les étages. D'épaisses gouttes jaunes menacent l'accoudoir, donc la manche de mon gilet. Il s'en moque, ses mâchoires claquent dans mes oreilles. Je me ratatine sur mon fauteuil, ferme les yeux. Inspire, expire.

Ça roule bien sur l'autoroute des nuages. Je m'assoupis ... un quart d'heure à peine ! Mon cher voisin a convoqué l'hôtesse et lui affirme qu'il sent, depuis quelques minutes, une odeur de tabac et lui intime l'ordre de vérifier toute la cabine. La jeune femme lui sourit, le rassure, lui explique que c'est impossible avec un accent qui ferait fondre tout l'antarctique, le ton monte.

« *Mesdames, Messieurs ...* » Sauvée par le gong du commandant qui annonce l'amorce de la descente, elle prend poliment congé de son interlocuteur qui remonte brutalement le dossier de son siège, attache sa ceinture non sans m'avoir cogné le coude au passage, se cramponne au siège de devant tout en manifestant bruyamment son mécontentement juste avant d'entamer une prière.

Jacques me regarde, exaspéré.

On s'enfonce dans des paquets de nuages noirs, on s'attend à être secoués, on est prévenus, mon voisin transpire. Le soleil s'est définitivement fait la malle, mes oreilles me font mal.

On arrive quand ?

Mon voisin s'impatiente, sursaute à chaque secousse, je n'en mène pas large non plus mais je reste digne.

On arrive quand ?

La dernière secousse est rude, très rude, bruyante, très bruyante.

Ouf ! On touche le sol. On est tous plaqués en arrière.

Silence.

Mon voisin se lève le premier, se déplie, sa tête dépasse le rack, il en extrait un bagage, se tourne vers moi, me sourit timidement, essuie furtivement une larme et disparaît.

Bienvenue dans la Ville Éternelle. ☐

*Décembre 2013*

# *C'est bien...*

Par Claude Rycke

## Notre dernière rencontre

### *Ultime entrevue*

Ainsi, il me demande de rejoindre ma mère. Je me décide à lui rendre visite, j'obéis à une impulsion car je ne connais pas vraiment son état de santé, je sais seulement par ma fille qu'il s'est aggravé. Je fais un détour après une course ; je suis seule en voiture et encore hésitante, j'appréhende cette rencontre.

En arpentant le couloir, j'aperçois par la porte ouverte de l'une des chambres un homme, les jambes découvertes, terriblement maigres. J'avance, je cherche un visage connu. Je m'informe auprès d'une infirmière, je retourne sur mes pas. Ce malade, qui est là dans ce lit, les joues tellement creusées que je suis un moment sans réaction, c'est mon père. Je vais vers lui. Il est un peu agité, il a des difficultés à se mettre sur le côté, je lui propose de l'aider. La soignante qui entre dans la chambre avec moi lui remet les canules de sa perfusion dans le nez et il lui annonce, sur un ton de confiance :

– C'est la fille que je ne vois pas souvent.

Je m'assois sur la chaise près du lit, je suis clouée par ses paroles et de le voir si maigre. Il me prend le bras. Le mal et peut-être la malnutrition d'un homme vivant seul ont fait des ravages physiques indescriptibles. Quand même cette maigreur ! Je reconnais là les conséquences de ses précautions injustifiées sur la nourriture ; il commandait des repas seulement une fois par jour, qu'il ne mangeait même pas complètement. Il ne s'est jamais soucié de faire des repas équilibrés, il aime les œufs, le fromage, cela est insuffisant et ose-t-il encore se faire rapporter des courses depuis qu'il ne conduit plus sa voiture ? Il était invité parfois le week-end par Lune et sa famille, mais il ne partage plus le plaisir des repas, ne fait plus attention à sa santé et il s'est affaibli, le mal a peut-être gagné ? Lors de son alerte de cancer, il allait régulièrement

chez le docteur et le pharmacien, puis il a abandonné ; il est las, il veut en finir.

Il ne supporte pas ceux qui le plaignent par hypocrisie, et est mal à l'aise, méfiant en face des personnes qui ne connaissent pas la vraie vie dure de la campagne. Il a horreur des conseils, des discours. Il semble ne plus accepter cette vie-là. Jamais je n'ai entendu mon père se plaindre ; malgré son endurance, la souffrance augmente, il ne se confie pas.

J'assiste à son repas, ce sera son dernier repas, il a l'élégance d'un charmeur. Deux soignantes arrivent pour l'asseoir dans le lit et le faire dîner. Il veut manger seul, les remercie, avec calme et dignité. Il leur dit :

– Vous vous occupez bien de moi ».

L'une d'elle précise :

– Il est adorable Monsieur, mais il fait ce qu'il veut.

Elle lui fait prendre un médicament sûrement important, avec une cuillère, elle l'aide à boire... Il ajoute :

– Vous êtes gentille. Je vous embrasserai au nouvel an.

Il plaisante comme toujours.

– Non tout de suite, dit-elle en me regardant avec un regard interrogatif et l'autre soignante ajoute :

– Et moi ?

Il sourit mais son vrai sourire n'est plus là, son regard aiguisé me perce.

Je lui propose une framboise pour meubler notre silence. Je la lui pose sur les lèvres, oui je le touche aussi, il en mange quelques-unes et me dit :

– C'est bon.

La fin du repas est difficile, même en mélangeant les framboises avec la crème, il s'étouffe. Pourtant la soignante le complimente :

– Aujourd'hui, vous avez un peu mangé, c'est bien.

Je ne pensais pas qu'il était si faible, cette faculté de parler, de me toucher, de goûter avec dignité est bouleversante ; il y a toujours cependant une réserve, une distance, il ne dit pas de mots affectifs soit par pudeur soit parce qu'un homme ne se plaint pas, ne pleure pas. Notre émotivité, car nous avons cela en commun, ne nous permet pas de franchir un certain seuil de confidences. Parler nous emmène dans des circonstances pénibles, dramatiques, les larmes aux yeux et des paroles bredouillantes, nous préférons nous taire, eh oui, moi aussi qui suis souvent très spontanée.

Le charme de mon père, je le connais bien, il est sans prétention et sans

conséquence. Souvent je fais comme lui des pirouettes joyeuses qui peuvent être interprétées comme un manque de réserve ou une provocation condamnable, c'est ce que dit ma mère, alors que c'est une attitude plaisante, gaie tout simplement, conviviale envers les autres personnes. Il répète une nouvelle fois, mais le ton est différent maintenant, si c'est un reproche il est dit avec élégance, comme un simple constat, un regret en s'adressant à moi :

– Je ne te vois pas souvent.

Après le départ des soignantes, à deux reprises il prend mon bras posé sur le bord du lit ; si c'est courant chez les gens très malades, c'est inhabituel pour ne pas dire inconnu entre nous. Je ne pense plus, je ne sais pas dire ce que je ressens, ni quoi lui dire. Je reste encore un moment, je suis bouleversée par ses gestes, il se bat avec cet appareil respiratoire que je lui replace et qu'il rejette par inadvertance.

Mon père est décédé le lendemain matin à neuf heures trente, à quatre-vingt-quinze ans. Je suis la dernière personne de la famille à l'avoir vu, c'est ainsi. Pourquoi ? Il m'attendait disent certaines personnes, des amies. Cela a déjà été constaté.

C'est bien pour moi, paraît-il, que je l'ai revu.

Ce qui est bien ? C'est quoi ? Je ne sais pas.

## **Le sourire de mon père**

### *C'est Bien*

Les premiers mois je voulais éviter de voir mêler nos enfants aux débats de cet héritage ; je ne pouvais croire que cela durerait des années à cause de la cupidité de Terra et Lune. Elles devraient s'interroger sur les dégâts engendrés dans la famille avec leur surenchère.

Attentive au signe du destin, j'étais perplexe, intriguée par ce tirage au sort annoncé qui heurtait ma logique et m'épuisait en m'obligeant à réfléchir à l'impossible. Débarrassée de ce présage, je peux retrouver le sourire... le sourire de mon père.

Mon père, qui a connu avec le frère de sa femme la même situation, n'a jamais renoncé à faire appliquer la justice et ce jusque bien tard dans sa vie. À

chaque étape de mon combat, j'ai puisé dans ses écrits, es dispositions des testaments ainsi que la lettre retrouvée que j'appelle « chance », la force de nous imposer, Méro et moi. J'ai même eu l'intuition qu'il me les avait adressées pour mieux nous défendre.

Lune et Terra n'ont pas compris, parce que je suis une femme, que j'ai la même force intérieure que mon père. Ce n'est pas l'argent, la possession de biens, le pouvoir, mais la persévérance, la volonté d'être juste qui me guide. Terra veut prétendre, inspirée par son prénom, commander sur terre, quoi ? Avec les années, Méro et moi sommes devenues indifférentes à ses manipulations intolérables.

Mon père a mis douze ans pour en terminer avec les affaires de la famille. Je vis depuis toujours avec l'argent que je gagne, et je veux le répéter ; nous étions déterminées à arriver à un partage équitable. Après ces sept ans, il me faut garder du temps pour partager cet héritage, avec mes enfants et petits-enfants et pour réaliser, comme mon père, les projets qui me tiennent à cœur...

Avec mon père, nous avons raté des occasions de nous rapprocher, car n'étions pas disponibles au même moment. Maintenant je suis persuadée qu'il avait un profond regret de ne plus me voir dans ses dernières années. Je n'ai pas seulement le sourire de mon père, je défends les mêmes principes que lui. Le temps ne détruit pas les vrais sentiments et l'épreuve que nos sœurs nous ont imposée a enrichi mes convictions.

À la fin de sa vie, j'ai pu faire cette étonnante visite, guidée par une grande intuition, qualité féminine que je ne renie pas. J'avais emporté le début de mon autobiographie que je comptais lui faire lire, ne sachant pas sa santé aussi dégradée. Dans ce livre, j'avais mis la photo de son mariage, je la lui ai montrée et nous en avons parlé un moment. Dans cette dernière rencontre, le ton entre nous a été calme, conciliant, sans mot plus qu'il n'était utile ; je n'ai pas mesuré le temps de ma présence. Quand je me suis éloignée du lit, il m'a dit :

- C'est bien.

Je crois que nous ne nous sommes rien dit ou tout... ☐

# *J'ai voulu voir sa dernière demeure*

Par Philippe Duhamel

**D**ernière semaine de novembre 2009. Mardi. Le ciel est gris, comme le jour où Camus est arrivé à Lourmarin, mais il ne pleut pas, plutôt une brume, comme c'est souvent le cas en Algérie. J'ai essayé de prendre contact avec Catherine, sa fille, à Lourmarin. J'avais oublié que je n'étais pas seul au monde. Je suis tombé sur son répondeur dès que j'ai composé son numéro. Je comprends qu'elle ne m'ait jamais rappelé, mais j'avais rêvé. Dès que j'ai vu Lourmarin, j'ai compris qu'Albert Camus ait eu envie d'habiter ce village qui lui rappelait son Algérie natale. Il avait déjà été pensionnaire au château pour écrire avec d'autres écrivains, invité par sa Fondation. J'ai donc vu la façade de sa maison que lui avait recommandée son ami poète René Char. Albert voulait y faire venir un jour sa mère. Comme j'avais déjà lu le numéro du *Nouvel Observateur* consacré à Albert Camus, j'ai tout de suite reconnu sa fille à travers la fenêtre. Comme elle n'a ni sonnette, ni boîte aux lettres, le facteur a tapé à la vitre. J'ai entendu un chien, aperçu un chat à la fenêtre. Les animaux sont toujours là. Camus avait la passion des chats. Le facteur lui a donné son courrier. J'aurais voulu lui parler, mais j'ai préféré respecter son intimité. Elle doit être très sollicitée à l'approche de l'anniversaire du décès de son père en janvier prochain. Je suis allé visiter le château où il avait écrit. De sa terrasse j'ai pu contempler le « village des trois clochers » aux toits de tuiles brunes sur un promontoire et apercevoir au loin sur ma gauche le terrain de football où Albert avait l'habitude d'assister à l'entraînement des jeunes footballeurs. N'avait-il pas pratiqué ce jeu réservé aux pauvres dans sa jeunesse ? Ce jour-là, le 3 janvier 1960, il quittait ce village provençal sans enthousiasme pour rejoindre Paris, une ville qu'il n'aimait pas, où il se sentait lui-même étranger, surtout en présence de la bourgeoisie. Il ne devait jamais y revenir. Avait-il un pressentiment ? Il avait laissé partir sa femme et ses enfants par le train. Lui devait voyager dans la Facel Vega de Michel Gallimard, son éditeur, qui allait s'écraser contre un platane le lendemain sur une route de l'Yonne. Il n'avait pas fini d'écrire *Le Premier Homme...* Mektoûb., si ce n'est pas un malheur ! À son âge, se tuer en voiture !...

Je vous recommande de lire le livre de José Lenzini *Les Derniers Jours de la vie d'Albert Camus* paru aux Éditions *Actes Sud*.

Je suis allé ensuite au cimetière de Lourmarin voir la tombe toute simple d'Albert Camus, à côté de celle de sa femme, Francine. ☐

## *Vous n'allez pas me croire...* (suite)

Par Yves Vecciani

Je ne sus trop pourquoi nos parents revinrent nous chercher, et nous passâmes l'hiver 43-44 à Marseille.

Mais les restrictions n'avaient pas diminué, l'occupation se faisait plus pesante encore, et les bombardements s'étaient multipliés. L'amabilité condescendante des Allemands avait disparu, et on ne les voyait plus désormais qu'affairés, pressés et nerveux.

L'année nouvelle commença alors que les alertes étaient incessantes, et que la D.C.A. allemande s'avérait désormais incapable de repousser les attaques sur la ville même.

Plusieurs maisons du quartier furent détruites entièrement, d'autres éventrées, du haut en bas. Et on allait voir avec horreur leurs étages suspendus entre ciel et terre, les objets familiers dans la poussière et les décombres, les tapisseries révélées, les escaliers qui n'aboutissaient plus, et toute une vie intime et familière qui avait été surprise et frappée d'un grand coup.

Marseille, avec son port et ses industries, était un objectif de choix.

Aussi conseillait-on aux habitants qui le pouvaient de partir, ou au moins d'éloigner leurs enfants.

Cette évacuation était, paraît-il, bien organisée, les réfugiés étaient bien accueillis dans les campagnes... Nos parents durent se décider, après sans doute bien des hésitations et des conversations que nous ignorâmes.

Toujours est-il qu'un jour de Mai, vers la fin de l'après-midi, on nous prépara et on nous équipa.

C'était le jour de mon anniversaire : j'avais 6 ans.

Je ne me souviens plus de mon père : était-il là ? Je ne le crois pas : sans doute devait-il être à son travail. Quand le vîmes-nous pour la dernière fois ? Comment nous dit-il au-revoir ce jour-là ?

Je crois que ma mère seule nous accompagna, portant une petite valise contenant mes affaires, tandis que mon frère, plus âgé (il avait 9 ans), s'était chargé de la sienne.

Près de la gare, donc pas très loin de chez nous, nous longeâmes un grand mur, noirci par la fumée des trains, au bout duquel s'ouvrait une porte sur un escalier lisse et raide.

La Vierge Dorée, qui m'avait toujours beaucoup plu, était toute proche, et reconnaître par elle cet endroit me rassura un peu.

L'escalier nous hissa jusqu'à une grande cour plantée de gros platanes, et bordée de bâtiments gris et de préaux : une école, sans doute, ou un pensionnat.

La cour était pleine de bruits, d'enfants qui criaient et pleuraient, de mères effondrées, pressées, véhémentes. Un haut-parleur nasillait sur le tumulte.

Je ne compris à peu près rien à ce qui se passait ; sans doute ma mère dût-elle faire des démarches, car elle nous laissa longtemps au milieu de la cohue, mon frère et moi, assis sur nos valises en carton, immobiles et silencieux.

Elle revint enfin, sortit de son sac deux morceaux de tissu sur lesquels elle avait inscrit notre nom et notre adresse au « crayon-fuschine », et nous les épinglea sur la poitrine, en nous recommandant de ne pas y toucher.

Puis, elle nous dirigea vers un rang d'enfants qui commençait à se former au pied d'un platane.

Je ne me souviens pas des adieux, ni de recommandations, sauf celle de « bien écouter André ».

Mais peu après je crois, le rang s'ébranla, je fus séparé d'André, et me retrouvai dans la rue, vers la gare, puis dans un couloir de wagon, seul, terriblement seul et petit, avec ma valise, ma casquette blanche, et mon écriteau sur la poitrine...

J'avais tout laissé derrière : maman, à nouveau disparue sans que je sache comment, mon frère quelque part dans un autre rang et un autre wagon, la Vierge Dorée et le pensionnat même, que d'ailleurs je ne reverrais plus, puisque huit jours plus tard, il allait être complètement détruit par un bombardement. ☐

# *L'état de grâce*

Par Raymonde Camolese

Certains situations sont à tel point surréalistes que lorsque vous les relatez à votre entourage, celui-ci prends un air dubitatif... même si vous n'avez pas l'habitude de mentir. À peine un besoin d'enjoliver quelquefois, mais ceci est une autre histoire...

Un Samedi matin, une forte pluie me dissuada d'aller chercher à pied ma baguette française au village tout proche. Je pris donc la voiture.

Rentrant à la maison et passant devant la halle, j'entendis : « Hé, Hé ! » Passablement connue dans le secteur, je levai la main pour saluer l'interpellant à tout hasard, bien que je n'aie vu personne.

Mais un bruit strident me fit regarder dans le rétroviseur : j'aperçus un géant, jambes écartées au milieu de la chaussée, casqué et botté jusqu'aux genoux. Bien qu'il y ait longtemps que je n'en ai vu sous cette apparence, je réalisai d'un coup à qui j'avais à faire : un flic ! Apparemment motard. Je m'arrêtai d'un coup. Il était temps !

Ne pouvant reculer, je le rejoignis à pied et se réfugiant sous la halle où s'abritait son collègue et leurs puissantes motos, il enleva son casque et hurla : « Et la ceinture alors ? » Essayant de prendre une voix de petite fille contrite, je lui expliquai les raisons de mon indiscipline : je venais de là et j'allais là...

- Montrez-moi votre permis ?
- Il est dans ma voiture.
- Allez le chercher !

Exaspérée par sa dureté (il pleuvait fort sur la grand route...) je me mis à courir et pris la première pochette trouvée dans la boîte à gants, qui n'est pas un modèle d'ordre.

Ayant découvert, sur la plage arrière, un parapluie de fortune que je tenais d'une main, je lui tendis la pochette entière qu'il ouvrit en se passant la langue sur les lèvres comme un chien qui voit arriver un os. Se régala-t-il déjà à l'idée d'y trouver une occasion supplémentaire d'ajouter un délit à mon probable PV ? Et c'est là que commença le gag. Où était la caméra cachée ?

Il déplia le permis et le montra à son collègue qui afficha un certain sourire. Me regardant bien en face et le collant sous mes yeux, il me dit :

- Alors, on s'est rasé la barbe ?
- Mais ce n'est pas moi monsieur !

- Je le vois bien que ce n'est pas vous ! Par hasard, vous n'auriez pas un petit permis personnel qui traînerait par là ?

- Je me suis trompée, il est dans ma voiture. Celui-là, c'est celui de...

- OK, ça va, j'ai compris ! Donnez-moi le vôtre.

Il devait être midi. Et rien sur le gaz... Mon mari à barbe qui, par son travail dans le génie civil, avait sillonné la plupart des pays du monde et m'avait séduite par ses allures de cow-boy recyclé d'1m 90 (rien n'y manquait : stetson et santiags) avait décidé à sa retraite d'abandonner sa panoplie pour devenir un grand-père à confiture, le plus conventionnel qui soit !

Nous mangions donc à midi pile et à 19 h, sans dérogation. Un immanquable petit verre de vin blanc nous servait d'apéritif, histoire de faire une pause pour parler de la vie... Il digérait tout ça ensuite dans son lit grâce à une petite sieste salutaire.

Il devait donc tourner en rond devant les assiettes, se demandant si le boulanger m'avait embauchée.

Mais revenons à nos moutons. J'apportais la deuxième pochette à mon tortionnaire et tendit mon permis triomphalement.

Il n'avait pas faim lui ? Et pas d'apéritif en vue ? Il insista :

- Dites-moi, dans vos papiers, j'ai vu votre carte grise et vous me racontez des bobards (sic). Vous n'habitez pas ici, mais au bourg voisin.

- Oui, j'habite ici, mais j'ai déménagé récemment il y a quatre ou cinq mois.

- Quoi ? Mais vous auriez dû changer de carte grise et faire modifier votre adresse aussitôt ! Vous êtes en infraction !

- Changer où ?

Mon incroyable question le rendit furieux.

- À l'épicerie, peut-être, ou chez le marchand de chaussures ! Vous êtes au courant qu'il existe des Préfectures en France ? En plus, je n'ai trouvé qu'une assurance de 2003 et de moto de surcroît. Vous savez au minimum qu'il vous faut une assurance, non ? Ou alors un bon docteur !

Voyez monsieur, j'ai un sticker à jour sur le pare brise !

- Non, il pleut. Et la moto ? Vous avez une carte grise ?

Que lui dire ? Qu'au cours de ses caprices américains, mon mari avait acheté une Harley Davidson vendue depuis longtemps ? Je n'en pouvais plus. Encore un peu et j'allais devenir vulgaire. Ce qui ne tarda pas. D'autant plus que son collègue continuait à afficher un sourire en coin. Oui, décidément, il y avait une caméra cachée ou c'étaient de faux flics en goguette. Où était le gag ? Et ce n'était pas fini.

- Écoutez, monsieur, rien ne va : la ceinture, la carte grise, l'assurance,

mettez-moi en tôle et qu'on n'en parle plus !

- Je ne peux pas. Je suis en moto.

Et là, feu d'artifice : son collègue éclata de rire !

En surimpression derrière lui, je vis tous les clients du bistrot d'en face aux fenêtres, sûrement intrigués par notre comportement. Qu'avais-je donc fait pour que l'on m'auditionne au moins pendant trente minutes ? Braqué la boulangerie ? Et là, ils devaient rester pantois en voyant que tout cela se finissait en plus par un éclat de rire. Ils me connaissaient un peu, savaient que j'avais toujours rêvé de faire du théâtre comique, mais là, ce n'était pas le cas. Faire rire la maréchaussée était au-delà de mes espérances...

Cela se finit en beauté : il m'expédia en me disant : « Un bon conseil : mettez-vous à jour et que je ne vous vois plus ».

Éblouie par cet état de grâce, j'oubliai de dire merci et partis sans demander mon reste. J'eus plus tard un semblant d'explication par un gars du bistrot. Ce gendarme allait fêter le soir même son départ à la retraite avec ses copains. Jouant sans doute de mes airs innocents, il s'était offert une dernière scène devant son tout jeune collègue pour lui prouver que de temps en temps, on pouvait se marrer dans la police... mais sûrement sans oublier de faire son quota de PV ! ☐

---

## *Une douce et harmonieuse soirée*

Par Carole Détain

*Dimanche 4 novembre 2007, 17 heures 40.*

Je m'engouffre sous l'immense verrière de la gare de l'Est. Je m'élançe, suivie par Loïc, mon fils aîné, qui dépasse d'une tête la foule des voyageurs. Il tire dans son sillage un encombrant sac à roulettes noir. Son frère, Julien, traîne derrière lui son volumineux bagage rouge. Six minutes avant le départ du train, l'affaire se présente maintenant assez bien.

Je cours, portée par l'élan de l'angoisse qui me tient en alerte depuis que j'ai claqué la porte de l'appartement pour me précipiter dans le sous-sol et monter en voiture. Je ne m'arrête plus, même si Loïc et Julien sont désormais en bonne voie pour quitter Paris en temps et en heure. Ils peinent à rester à ma hauteur. La voiture est garée en biais devant la gare, en stationnement interdit, mais je n'ai pas eu le choix.

Le danger est maintenant surmonté, comparé à celui qui me cernait quatre minutes plus tôt sur le boulevard Magenta, bloquée d'abord dans les embouteillages, engagée ensuite sur la voie des bus et des taxis. J'avais commenté pour mes garçons : « Je n'ai pas le choix ». La circulation y était fluide «... Une catastrophe, les enfants... si la police m'arrêtait... votre voyage me coûterait une fortune... ». En silence tous deux avaient échangé un regard. Je doublais, par la droite, les files de voitures immobilisées sur la grande artère du 9<sup>ème</sup> arrondissement. L'étau se desserrait.

Et nous voici, maintenant, pénétrant dans la gare six minutes avant le départ. Il nous suffit désormais de courir afin de trouver le groupe des chanteurs. Mais je ne vois rien. Je cherche, sur les écrans lumineux, les informations mentionnant un train à destination de Meaux partant à 17 heures 50. Je lis : « Meaux, départ 18 heures 30 ». La panique m'envahit. Loïc, essoufflé, me rattrape et résout l'énigme : « Non maman... regarde... celui-ci... terminus Lusigny... il s'arrête à Meaux... il part à 17 heures 50... ». Je dérobe quelques secondes à la précieuse et inexorable course du temps pour vider l'air de mes poumons. Je remercie en pensée mon fils tout en songeant que je lui accorde rarement ma confiance et que la vie est plus simple à deux plutôt que seul.

Je poursuis ma course. Je ne comprends pas pourquoi le numéro du quai n'est toujours pas affiché. « Pas grave, me dis-je en moi-même, accélérons le pas, approchons-nous de la zone des départs ». Et nous fendons les masses agglomérées réparties sur la vaste plateforme de la gare submergée par les voyageurs déversés par les trains à l'arrivée. Hier déjà, les journalistes annonçaient que cette journée « rouge » serait celle de la première vague des retours de la Toussaints. Nous ralentissons devant un panneau où le quai n° 15 est enfin indiqué. Je maintiens mon rythme tout en m'exclamant « Facile maintenant ! ». Je faillis heurter une femme, au sourire calme, accompagnée d'un jeune garçon. Je demande :

- Votre enfant part avec la chorale ? Vous savez où est le rendez-vous ?

- Non, répond la femme, mon fils vient pour la première fois, je ne connais personne.

D'une démarche balancée et chaloupée, Loïc, apparemment amusé, me rejoint :

« Maman, tu n'en feras jamais d'autres, regarde autour de toi. Tu viens de traverser le groupe. Tu ne l'as même pas vu. » Je l'entends compléter, en son for intérieur : « Imagine un peu maman... de quoi avais-tu l'air ?... » À seize ans, Loïc désire la conformité aux usages pour lui-même et pour ses parents dont la première des qualités devait être, à son goût, la retenue.

Je m'excuse auprès du chef de chœur : j'ai failli être en retard.

- Pas du tout, répond celui-ci avec courtoisie.

Arthur, le grand ami de Loïc, qui a dormi plusieurs nuits à la maison pendant les vacances de la Toussaints et a accompagné les garçons à la campagne, me rejoint. Je l'embrasse sur les deux joues et lui demande s'il se sent en forme à l'heure du grand départ. Je salue de loin José, un autre ami intime de Loïc. Dans un bel ensemble, les garçons amorcent un lent et calme mouvement en direction du train. J'aperçois Julien qui discute avec Jean-Edouard. J'esquisse un discret signe d'adieu avant de rejoindre la voiture.

Je suis soulagée. Quel que soit maintenant le temps nécessaire pour regagner la maison, le pire a été évité. J'appelle mon mari et l'informe que le retour sera sans doute ralenti par les encombrements du dimanche soir. Je manquerais de finesse s'il apprenait jamais, de ma bouche, les péripéties de ma déplorable équipée en direction de la gare.

En général, dès lors qu'un départ est en vue, l'inquiétude de Rémi déclenche, à la maison, une épuisante sarabande. Il craint les retards, prévoit de futurs accidents, imagine d'inévitables complications. Je tente alors de lui faire comprendre qu'il est un empêcheur de tourner en rond, que je serais, au fond, plus à l'aise s'il me laissait seule pendant la préparation des bagages, s'il cessait de me surveiller, de pousser chacun à se précipiter pour s'engouffrer dans la voiture. Ces derniers temps, Rémi a semblé saisir peu à peu le message. J'ai été tranquille pendant la première semaine des vacances de la Toussaints. Il travaillait et je pouvais donc tranquillement conduire les enfants à la campagne sans récrimination de sa part, sans qu'il s'approche, sans qu'il s'éloigne, sans cesse, tel un animal sauvage cloîtré entre les grilles d'une cage étroite. Le remplissage des sacs était facile. Je partais trop tard, de quelques dizaines de minutes par rapport à l'heure idéale. Aucune terrible conséquence ne sanctionnait la liberté que je m'étais autorisée. Simplement, mon retour, le soir, était décalé d'autant. Rémi attendait. Il laissait faire. Le progrès était notable. J'appréciais.

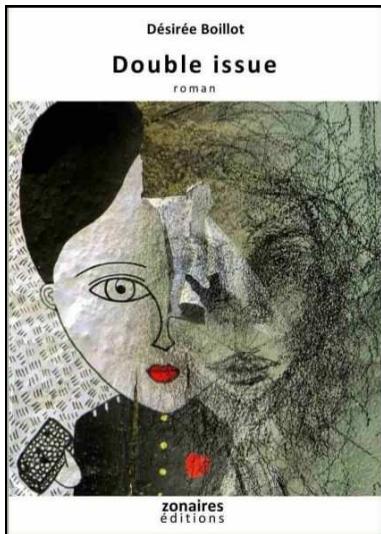
Aujourd'hui j'avais pour mission d'accompagner Loïc et Julien à la gare de l'Est au départ d'un stage de chant. Ils seront de retour la veille de la rentrée des classes. J'ai donc rassemblé dans la journée les uniformes, les tenues de jeux et les affaires de toilette. J'ai également ajouté des bandes dessinées, en dépit des réticences de Loïc et de Julien qui affirmaient que la précaution était inutile. Mais j'ai préféré, par prudence, si par hasard ils s'ennuyaient sur place. J'ai l'expérience. J'ai toujours agi ainsi et, en définitive, ils ont immanquablement apprécié de les parcourir et, par la même occasion, de les prêter à leurs amis.

Rémi fut impérial, tout à l'heure, avant le départ pour la gare de l'Est. Il désirait sans doute s'affranchir du rôle de l'irritante mouche du coche et ne fit aucune remarque. Auparavant, il aurait rappelé mon inévitable futur retard. Nous serions, dans ces conditions, partis à une heure plus raisonnable alors qu'aujourd'hui, il me faut bien avouer qu'au dernier moment j'ai commencé à nettoyer des baskets de Julien, maculés de boue lors de notre dernier séjour à la campagne. Puis Loïc s'est fait attendre. Il chaussait calmement ses tennis. Ensuite, il a cherché sa veste et, enfin, bien trop tard, nous avons quitté la maison, un quart d'heure seulement avant le départ du train. Parvenir à propulser in extremis mes deux garçons depuis la Porte Dorée jusque sur le quai fut presque miraculeux. Je ne suis pas fière de ma piètre performance. Je tenterai de faire mieux la prochaine fois mais en attendant il m'importe de continuer à bénéficier du crédit que Rémi m'accorde maintenant, que j'ai réussi à constituer, peu à peu, depuis que j'absorbe chaque matin de salvateurs antidépresseurs. J'ai failli aujourd'hui détruire tout mon acquis. J'en tremble rétrospectivement.

À la maison, Rémi est détendu. Il joue au poker sur son ordinateur. J'ouvre tranquillement le mien et retravaille les textes de mon dernier roman.

Et c'est ainsi que tous deux nous apprêtons à recevoir mes beaux-parents pour un apéritif qui inaugurera une douce, sereine et harmonieuse soirée. ☐

## *Nos adhérents ont publié...*



Dans le Paris des années 60 vit une jeune fille, Arielle. Son père est mort quand elle avait dix ans. Elle se retrouve à partager avec sa mère l'appartement d'un oncle et d'une tante détestables. Pas un jour sans que ces deux-là leur fassent sentir qu'elles sont de trop. La mésentente s'installe et s'aggrave. Tout ce qui importe pour Arielle, c'est de sauver sa peau et celle de sa mère. Dans cette guerre d'usure, elle entreprend d'aménager la cave de l'oncle et grâce au soutien indéfectible de son amie Florence, elle en fera le lieu de tous les possibles.

Désirée Boillot écrit des nouvelles depuis 2002, qui ont paru dans des revues et des collectifs d'auteurs.

Elle a également achevé un « Manuel de survie à l'usage des perdants », florilège de textes humoristiques écrits à la deuxième personne du pluriel.

*Double issue* de Désirée Boillot, 120 pages, à commander ici : <http://www.zonaires.com/>

# *Joséphine, mon sauveur*

Par Micheline Hecquard

Nous sommes à Pontoise, début de l'année 1959. Nous vivons des moments difficiles. Yves, mon mari et moi avons eu, le 31 décembre 1958, un accident de voiture grave. Notre famille est à l'hôpital de Montmorency, Yves déjà paralysé qui ne pourra peut-être plus se remettre debout, Christine, notre aînée, âgée de 5 ans, Daniel, le 3<sup>ème</sup>, âgé de 5 mois, notre neveu Alain, 9 ans, qui était avec nous dans la voiture, tous ont subi des fractures des membres inférieurs.

Bruno, 3 ans, le second de nos enfants, et moi-même sommes ressortis de l'hôpital sans blessures.

J'ai tout à faire : m'occuper de la maison, de Bruno traumatisé par l'accident, aller voir mes blessés, prendre en main l'activité professionnelle en l'absence d'Yves, me déplacer partout en voiture avec la vieille 4 CV récupérée puisque notre Dauphine toute neuve a été écrasée.

Il faut faire face physiquement et moralement. Ma mère n'est pas venue. J'ai 26 ans, je suis seule, des amis cherchent à m'aider. C'est bien lourd. Alors j'appelle ma grand-mère.

Joséphine 79 ans et sa sœur Augustine, 80 ans, ma grand-tante, se précipitent dans le premier train et débarquent chez nous.

Quelle joie ! Une force toute neuve me remplit. Elles sont là, joyeuses, énergiques, comme si elles avaient 40 ans !

Joséphine prend en main la cuisine, la lessive et le ménage. Augustine coud, repasse et s'occupe de Bruno. Elles font tout pour que je sois libérée d'un maximum de soucis, pour que je puisse travailler et que j'aie, chaque jour, de Pontoise à Montmorency, voir tout mon monde.

Qu'aurais-je fait sans elles ? ☐



# 13ème Concours Littéraire National

## Un poème autobiographique (Thème libre)

### Là-bas

1er Prix - Robert Lasnier (94)

Oui je suis né là-bas aux portes du désert  
Près de la Source bleue sous un ciel de lumière  
Plus loin que l'horizon et plus loin que la mer...  
Les neiges de l'Atlas ont fait un voile blanc  
Au-dessus du berceau de mes rêves d'enfant  
Le chant des médinas doucement a bercé  
Mes sourires, mes joies, et mes tendres années.

Oui je suis né là-bas aux portes du désert  
Et sur le sable immense où le regard se perd  
J'ai trouvé pour toujours la beauté infinie  
Dans le souffle si chaud d'une terre chérie  
Qui a su m'accueillir au soleil de la vie  
M'offrant l'eucalyptus aux feuilles odorantes  
Et les parfums d'orient du thé et de la menthe.

Oui je suis né là-bas aux portes du désert  
Près de la Source bleue sous un ciel de lumière  
Et parfois je voudrais comme un dernier bonheur  
Lorsque viendra le jour et que sonnera l'heure  
Redevenir enfant et serrer sur mon cœur  
Entre mes doigts tremblants un peu de cette terre  
Puis m'endormir là-bas, aux portes du désert.

## Manque

2ème Prix - Claude Schröder (89)

Par les petits matins sales mal cousus  
Tout couturés de pluies, de cicatrices,  
Par les soirées grisâtres toutes gantées d'ennui ;  
Par les ruelles du temps qui passe, et s'entrecroisent,  
Interminablement, sans savoir aller où,  
Par les lundis soupçonneux et les mardis moroses,  
Les mercredis hagards et les jeudis pesants,  
Par ces semaines maussades où filent les journées  
Comme les mailles cassées d'un vieux bas qu'on déchire,  
À l'heure où le soleil du dimanche pose, comme un pressentiment,  
Un signe rose sur les rues condamnées,  
Ou quand, ployant soudain au cœur de son triomphe,  
Le bel après-midi d'été s'en vient inscrire  
Sa secrète fêlure au cadran gris des maisons,  
Quand la lumière fléchit et que soudain se déploie  
Cette heure mélancolique où la journée défaille,  
Je marche et marche encore par la ville, les dents serrées,  
Seul, tout seul, sans rien voir ni jamais regarder personne,  
La tête pleine de songes, la tête pleine de toi,  
La tête pleine de toi, hélas,  
Qui n'y crois pas, qui ne sais pas,  
Oh ! non, qui ne soupçonne même pas  
Ce qu'est pour moi le désert de ton absence...



## **Ardèche, le retour**

3ème Prix - Thérèse Massa (06)

J'ai effleuré ta peau, ta peau de truite vive  
Et le chant de l'enfance a résonné soudain.  
J'ai humé tes galets, flâné sur tes deux rives,  
Retrouvé mes dix ans qui m'ont pris par la main.  
Ardèche, fil d'airain  
Le souvenir s'endort mais jamais ne s'éteint.

Je voguais sans bateau, sans voiles, sans boussole,  
Flibustier conquérant, déposant mes trésors  
Dans des grottes cachées, dans de mythiques ports  
Connus du monde entier en terre de Chirols.

Électron libre, heureuse, je traversais sans fin  
Interdits et ruisseaux, calades et montagne  
Pour imprimer en moi ce pays de cocagne  
Et le garder secret comme un cadeau divin.  
Ardèche, fil d'airain  
Le souvenir s'endort mais jamais ne s'éteint.

Et quand, la nuit venue, mon ventre affamé  
Sonrait comme un tambour l'heure du grand retour,  
Je découvrais, complice, la lune, dans la cour  
Jouant à cache-cache dans les doigts du mûrier.

Pour me désaltérer, j'ai couru la planète,  
Connu l'Irrawaddy et ses bouddhas en or,  
Marché dans les canyons et partagé la fête  
Des buffles éborgés pour l'empire des morts.  
Mais...  
Quand je touche des yeux ce Royaume, ma Terre,  
Ancrée à tout jamais dans les sillons du cœur,  
Quand la voix de Ferrat attise mon bonheur,  
Je voudrais voir suspendre le temps et son mystère.

## L'album de photos

4ème Prix - Monique Goffinon (Belgique)

J'ai trouvé par hasard, ce vieux livre d'images,  
Où mon sort est écrit, en noir et en couleur,  
Un album de photos passablement jaunies.  
Le temps sur le papier a fait quelques ravages.  
On y devine un couple où se lit le bonheur,  
Malgré le flou des traits par tant de décennies.

J'ignorais ce trésor en ouvrant le tiroir.  
J'ai trouvé par hasard ce vieux livre d'images,  
Et ce couple enlacé, ce sont mes deux parents  
Pris au bord de la mer, qu'enfin je puis revoir.  
Et je me remémore ainsi, les personnages.  
Ils ont l'air si heureux, je les trouve émouvants.

Je tourne avec grand soin ces feuilles fatiguées,  
Parcourues souvent, dont ma vie est l'objet.  
J'ai trouvé par hasard ce vieux livre d'images.  
Je tourne, tourne encore ; je rêve, mes pensées  
Se bousculent, irais-je au devant d'un secret ?  
Mais non, j'y vois plus loin de gros poupons bien sages.

Se succèdent les ans, quelques doux témoignages :  
Ce bel adolescent qui pose à mes côtés,  
C'est mon premier béguin - ô douce souvenance -  
J'ai trouvé par hasard, ce vieux livre d'images  
Qu'heureuse, je dévore. Et trente ans sont passés  
Avec joies et chagrins au fil de l'existence.

Sur l'horloge du temps, rien n'arrête le cours.  
La faucheuse, elle aussi, cravache à tous les âges ;  
Car au centre du livre, elle a pris mon garçon,  
Quelques pages plus loin, j'y vois mes deux amours.  
J'ai trouvé par hasard, ce vieux livre d'images,  
Et notre route à deux : belle et douce leçon.

Il est fini, le gros carnet de poésie.  
La tendresse et l'amour débordent des photos.  
Grâce à lui, j'ai refait de bien jolis voyages.  
C'est la fin de l'album et la fin de ma vie.  
Juste avant de partir, je redirai ces mots :  
J'ai trouvé par hasard, ce vieux livre d'images.

### **Vent de folie...**

Ex aequo : 5ème Prix - Josette Dick (54)

Elle trotte à petits pas  
Il faut la prendre par la main  
Elle ne sait jamais où elle va  
Elle fouille, cherche, mais en vain...

Car dans sa tête il y a du vent  
Un vent qui souffle et vient chasser  
Jour après jour, sournoisement  
Les images du temps passé...

Elle chemine tout doucement  
Cent fois demande son chemin  
Je lui explique patiemment  
Elle tourne sa ronde sans fin...

Et sous son front, un vent mauvais  
A volé tous les souvenirs  
Pour elle, enfuis à tout jamais  
Les mots doux, les éclats de rire...

Parfois, une nouvelle amie,  
À ses côtés, elle croit voir  
Mais ce n'est qu'elle qui sourit  
À son reflet dans un miroir...

Le vent qui trouble son cerveau  
En tourbillons qui ricochent  
A dispersé tous les lambeaux  
De sa mémoire qui s'effiloche ...

Elle a perdu tous ses repères  
A oublié le nom des choses  
Croit que son fils est son père  
Ne sait plus ce qu'est une rose...

Les rafales d'un vent puissant  
Ont dévasté toute une vie  
Elle redevient une enfant  
Celle qui m'avait tout appris...

Mais quelquefois lui reviennent  
Comme un printemps inespéré  
Des bribes de comptines anciennes  
Qu'elle fredonne sans se lasser...

Elle ne sait plus quel est mon nom  
Mais elle m'accueille à bras ouverts  
Car elle m'aime à sa façon  
Moi le soleil de son hiver...

### **Gens de peu**

Ex aequo : 5ème Prix - Jean Devin (78)

Gens de peu.  
Gens de peine.  
Votre sang lumineux  
Coule dans mes veines.

Dès l'enfance, plus de rêves  
La réalité avec perversion  
Vous harcelait sans trêve  
Jusqu'à la soumission.

Belles et joyeuses servantes,  
Courageuses et lestes repasseuses  
Au travail toujours présentes.  
Pour eux : des paresseuses

Rustres et durs paysans,  
Fiers manouvriers d'antan  
Quelque soit vos talents  
Pour eux, des fainéants.

Anonymes acteurs du labeur  
Pourtant sans votre sueur  
Rien qu'un monde de laideur  
Souvenez en Messieurs.

De l'ombre à la lumière  
Je n'ai pas eu peur  
Quelque soit les manières  
Le noir reste ma couleur.

Souvent à vous je pense  
Lorsque je me trouve  
En des lieux d'insolence  
Où brille ce que je réprouve.

De toutes vos souffrances  
Je porte fièrement la vêtue  
Jusqu'à l'ultime déchéance  
De vos morts sans sépulture.

Êtres de chair et de sang,  
D'amour et de souffrance  
Réduits au néant  
D'une énergie de subsistance.

Vous êtes ma pierre  
Je le revendique aux cieus.  
Sel de ma terre,  
Pour vous je lève les yeux.

Gens de peu.  
Gens de rien.  
Mes ancêtres miséreux  
D'amour est notre lien.

# LE COIN DU POÈTE

## Une heure

Une heure parmi tant d'autres, une heure de la vie intime, c'est un vase de cristal qui accueille tant et tant de choses...

Une heure pleine de ses soixante minutes de respiration ample ou contenue, radieuse ou grise, solitaire ou audacieuse...

Souvenirs de moments vécus, souvenirs inventés, parfums qui s'échappent en éclats de rires turbulents ou en larmes salées dans le torrent impétueux de la jeunesse, les étoiles scintillantes d'un destin accompli et les échecs mortifiants dans la fuite du temps qui court...

Dans ce réceptacle cristallin on voit son âme nue au travers d'un prisme de lumière et d'un arc en ciel irisé...

On devine les longues minutes perdues et les minuscules secondes qui se terrent au fond ; des gouttelettes de sang perlent sur la nacre et des fils dorés jaillissent des blessures ouvertes...

On entend des tintements de grelots, le gong qui résonne, le ruissellement de la pluie et l'ardeur du soleil sur des tamtams.

Velours voluptueux des peaux de pêches et d'abricots vermillons à (re)cueillir pour une consolation éphémère...

Une voix qui semble venir de nulle part s'élève, d'abord feutrée dans un murmure apaisant, puis enfle dans un cri qui transperce votre silence et enfin devient la corne de brume qui vous aide à naviguer...

Une heure à soi dans un corps qui vous appartient enfin...

Une heure élastique qui s'étend jusqu'aux confins de l'humanité.

Une heure à troquer, à offrir peut-être ?

Heure de l'aube naissante passant trop vite à la nuit tombante...

Heure qui sonne le glas du vase qui se ternit, se brise, s'effrite, se désagrège, s'élève en volutes de fumée dans un ciel immense et inaccessible, flotte un moment avant de disparaître...

Échappée fugace, étrange image d'un beau vase qui fut, juste une heure parmi tant d'autres...



Monika

## L'année écoulée

Janvier, fier, montre l'exemple  
De l'an neuf qui commence,  
Sous le houx et le gui colorés,  
Santé, bonheur,  
Vœux gentiment distribués.

Février, mois le plus petit,  
Mois froid et plein de givre,  
Ton manteau blanc se désagrège  
Nouvelle émotion,  
Sur les routes du vieil hiver.

Mars, la nature s'éveille,  
Les cerisiers blancs étincellent,  
La vigne vierge et les rosiers  
Se préparent,  
Comme de jeunes mariés.

Avril, avec sa douce main,  
Au sein de la nature desserre,  
Une moisson de senteurs,  
Et de fleurs,  
Embaumant l'air et la terre.

Mai, vantera ses fraîcheurs  
Et sa féconde rosée,  
Beauté de mille fleurs  
Pour l'odeur  
Dont la grâce est arrosée.

Juin, flambe l'herbe silencieuse.  
Blondes abeilles, papillons colorés  
Forment une valse joyeuse,  
Feux de St Jean,  
Fêtent la coupe de l'été.

Juillet, dans son jardin sucré  
De fruits mûrs gorgés de soleil,  
D'œILLETS et d'aromates parfumés,  
Jouissance aimable,  
Mes yeux sont à ce lien pareil.

Août, s'étend, se tait, sommeille,  
Blés dorés aux ardeurs du soleil,  
Terre assoupie en robe de feu,  
Source tarie,  
Chaleur ardente du ciel bleu.

Septembre, beauté des marronniers,  
Douceurs des dernières soirées,  
Petits écoliers sous la pluie fine,  
Souvenirs échangés  
Des grandes vacances divines.

Octobre, automne adoré,  
Couleurs changeantes, extrême beauté,  
Le jardin et la forêt pleurent  
Feuille à feuille  
Toutes leurs larmes de bonheur.

Novembre, en son manteau grisâtre,  
Annonceur de l'hiver,  
Brouillard voilant l'univers,  
Bruyamment  
Le vent souffle au fond de l'âtre.

Décembre, la neige a neigé bleu  
Et les étangs sont gelés,  
Vin chaud et contes au coin du feu,  
Heureux,  
L'année s'est écoulée.

*Arlette Henry-Ghesquier*



## Britishly yours !

Courbes mélodiques  
mélodieuses,  
j'en étais curieuse...  
Langue d'outre-Manche,  
j'en ai fait mes dimanches.  
Ouverture sur un ailleurs  
Any time, any year !  
Plus de frontières,  
Donc encore plus fière,  
de franchir les barrières  
et les murs  
quand tout sature ...  
triphongues si souples,  
richesses intonatiques,  
da la langue britannique !  
Pays anglophones  
ne rendent pas aphone  
mais au contraire  
me poussent à plaire !  
For me that's fair !

*Elyette Dionnet*



## Puisque je ne sais pas !....

Puisque je ne sais pas,  
Conduire une automobile,  
Me servir d'un ordinateur,  
Qu'on dit pourtant facile...  
Puisque, miracle que je ne comprends pas  
En effleurant, avec mes doigts,  
Un petit appareil magique,  
Je vois les images, j'entends les voix,  
Des personnes, qui sont très loin de moi,  
Sans que nul ne s'en étonne...  
Je m'émerveille !... mais je me demande parfois,  
Y a-t-il encore, quelque part,  
Une place pour moi ?  
Les années ont passées, je dois faire face  
Aux difficultés, pour vivre seule, chez moi,  
C'est peut-être encore moins facile,  
Que de conduire une automobile !  
Mais...puisque je peux rêver, en tournant les pages d'un livre  
À de beaux endroits que je ne connais pas,  
Et dont j'admire les images...  
Puisque je peux consoler un enfant qui pleure  
En le prenant dans mes bras,  
Accompagner à sa dernière demeure,  
Une amie d'enfance qui s'en va,  
Je m'émerveille !... je crois qu'il y a encore  
Quelque part, une place pour moi...

*Elba Lopez*

## On tourne en rond

On tourne en rond sur la planète  
Comme poulains au carrousel  
On tourbillonne sur orbite  
On perd la boule on roule et vire  
Et quand la ronde s'accélère  
On envoie bouler les ronds-points...  
Chassant le ronron du traintrain  
On attrape la balle au bond :

En tournoyant aux réceptions  
Et en faisant des ronds de jambe  
On reste comme deux ronds de flan...  
Alors on prend un verre ballon  
Et en surveillant à la ronde  
On continue comme un nigaud  
À baver des ronds de chapeau.



*Cécile Pecquet*

**COUPON D'ADHÉSION**  
(ou de réadhésion) - valable 1 AN.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Tél. (Facultatif) :

Date de naissance (facult.) :

E-mail :

- Membre Actif - Niveau 1** : 35 €  
(Envoi d'un texte avec demande d'aide rédactionnelle ou dactylographique, et abonnement à la revue )
- Membre Actif - Niveau 2** : 28 €  
(Envoi d'un texte définitif dactylographié, et abonnement à la revue )
- Membre Bienfaiteur** : 18 € ou plus.  
(Abonnement à la revue)

La qualité de **Membre Actif** n'est pas forcément liée à l'envoi de textes. D'autres activités sont possibles au sein de l'association : collaborer à la revue (dessins, illustrations, envoi d'informations pratiques), devenir correspondant de « Récits de Vie » pour votre région, votre département... etc. Si vous souhaitez nous aider ainsi, veuillez le préciser. Merci.

Date :

Signature :

Chèque à libeller à l'ordre de « **Récits de Vie** »  
Adresse : 1, Rue José-Maria de Hérédia - 66000 PERPIGNAN



## **CORRESPONDANTS DE « RECITS DE VIE »**

- **Henry MASSON** - 📠 16 rue de Bizernig - 29520 CHATEAUNEUF DU FAOU (BRETAGNE)
  - **Marie-Claire FICHET** - 📠 17, quartier Bellevue - 57925 DISTROFF (LORRAINE)
- **Christian MASSÉ** - 📠 1, rue du 8 mai, appartement 41 - 37520 LA RICHE (CENTRE)
- **Marielle TAILLANDIER** - ☎ 06 83 56 36 93 - ✉ cepop@orange.fr (ÎLE DE FRANCE)
  - **Désirée BOILLOT** - ☎ 01 42 36 51 64 - ✉ desireeboillot@hotmail.fr (PARIS)
  - **Colette BARTHAS** - 195, Av. de Lautrec - 81100 CASTRES (MIDI - PYRENEES)
    - **Sylviane GROSJEAN** - 26 rue de Montdidier - 80700 ROYE (PICARDIE)  
✉ grosjean.ms@wanadoo.fr
- **Jean-Louis LAYRAC** - Villa "La Farigoule" - 1650, Chemin de la Billoire - 06640 SAINT-JEANNET (PACA) ✉ jeanlouis.layrac@free.fr
  - **Philippe DUHAMEL** - 17, rue du Tarrey - 33440 Ambarès et Lagrave (AQUITAINE)  
☎ 05 56 77 54 20 - Port. 06 33 47 88 42 - francois.duhamel3@wanadoo.fr

Les correspondants représentent bénévolement notre association dans leur région.  
Ils peuvent avoir des contacts avec les médias et les organismes culturels.  
Ils favorisent la diffusion de la revue auprès des personnes intéressées.  
Si vous souhaitez nous aider ainsi, n'hésitez pas à nous le demander.

---

## **Aux adhérents et futurs adhérents**

- Les membres actifs participent à la rédaction de la revue en proposant des textes. Les membres bienfaiteurs soutiennent la revue en s'y abonnant.
  - Il est recommandé de soumettre tout premier texte avant adhésion. Après accord, la rédaction s'engage à le publier en priorité. Toutefois, la publication régulière d'un même auteur n'est pas garantie, sauf si le comité de lecture en juge autrement.
  - Les textes doivent être courts, dactylographiés (deux à quatre pages maximum), en évitant les caractères fantaisie. S'ils sont saisis sur ordinateur, privilégier l'envoi par mail. Un délai de deux mois est nécessaire avant publication.
-



# Plaisir d'écrire

**une invitation  
au voyage intime  
pour ceux qui  
aiment lire  
et écrire...**

*Réservé aux adhérents - Ne peut être vendu*